

Mémoire des rues de Rochefort

Michel Allary

Épilogue

Avec le recul des siècles, l'édification de Rochefort, ville nouvelle créée *ex nihilo*, nous apparaît presque comme un pari, mais sûrement comme un véritable tour de force.

L'endroit n'est pas désert, puisque l'on y dénombre au moins 150 lieux-dits, en bordure de la grande Forêt et de la Charente.

Là vivent des gens modestes, principalement dans les zones surélevées par rapport au fleuve, des laboureurs pour la plupart, des jardiniers, pratiquant un peu d'élevage, des cultures de céréales (surtout du blé puisqu'il y avait des moulins), sans doute un peu de vignes (l'ensoleillement était favorable) et sûrement la pêche. Ils occupent des fermes, des métairies, des cabanes, des porcheries, des hameaux ou de simples masures regroupées autour d'une cour (quéreux), d'un puits ou d'un moulin, dépendant de fiefs et de maisons nobles. Sur un promontoir près du fleuve, on distingue les ruines d'un château féodal et à proximité un manoir habité par un seigneur.

Tout le reste de l'environnement est marécageux et malsain ; d'ailleurs l'espérance de vie pour ces paysans, était faible.

C'est dans ce contexte peu engageant, qu'un arsenal maritime avec tous ses établissements et une ville contiguë, vont être tracés et édifiés en même temps, grâce au génie de deux hommes : *Nicolas, François (dit François) Blondel* et *Louis, Nicolas de Clerville*, qui avaient la confiance de Colbert de Terron.

A ce propos, il est curieux de constater qu'aucune municipalité, depuis 339 ans, n'a pensé à donner leur nom, pour chacun d'eux, à une rue ou à une partie de rue (comme cela s'est fait pour d'autres personnages : Soumet, Gallieni, Peltier et Zola - Chanzy et Loti - Pujos et République - Vaudreuil et Port), dans la ville *intra-muros*.

Mais il ne faudrait pas oublier non plus d'autres bâtisseurs, comme par exemple : François Le Vau, les intendants de Muin et Arnoul, les ingénieurs Ferry et Dubuisson,...

Les plans de l'arsenal, de la ville et de toutes les constructions nouvelles, étaient approuvés dans les moindres détails, par la cour de Versailles.

Les fortifications (1675) délimiteront ensuite le domaine royal (*voir Annexe 2*).

Le plan orthogonal fut adopté ; il était habituel à l'époque et caractéristique des villes nouvelles que les Français construisirent en Nouvelle-France ou en Louisiane et dans le nord des actuels États-Unis, mais réalisé aussi à Versailles. Ce mode d'urbanisme est aisé et permet une meilleure surveillance des populations.

En effet cette cité nouvelle et son arsenal vont attirer des gens de toute la France et même d'Europe, qui cherchaient du travail ou à se faire oublier. Ils étaient de toutes origines ou conditions et de tous les corps de métiers nécessaires dans une telle entreprise ; mais aussi pour certains, leurs moralités n'étaient pas toujours irréprochables. Tout cela entretenait une promiscuité souvent déplorable, provoquant des tensions dans les rapports humains, favorisées aussi bien par un libertinage important et permanent, que par des mœurs dissolues.

La ville aura un peu plus de 2.000 m de longueur et de 500 m de largeur, soit une superficie d'environ 625.000 m².

Le damier est tracé et au XVIII^e siècle, on distinguera 10 rues orientées dans le sens nord-sud et 14 dans le sens est-ouest, constituant ainsi 61 îlots et 3 places ; une quatrième prévue, semblable à la place Colbert ne fut pas élaborée.

Les premiers noms de rue apparaissent en 1685.

Les îlots sont destinés à être bâtis et sont découpés en parcelles ou lanières de 7 m de largeur sur 30 m de profondeur. Ces dimensions évolueront ensuite.

Les premières constructions devaient être des chaumières, des baraques ou des mesures en moellons et torchis ou même en bois car les premiers arrivants étaient peu fortunés. Le premier aspect des lieux devait sûrement être proche du bidonville.

Cette urbanisation concerna tout d'abord la moitié sud intra-muros, proche de l'arsenal car la moitié nord était primitivement réservée aux besoins de la Marine (fonderies, vivres, hôpital, jardin du roi, hôtel de la Marine).

Les règles préconisées étaient les suivantes : « *mitoyenneté des immeubles, alignement des façades sur la rue, lignes de faîtage parallèles à la rue, les différents niveaux sont divisés par un bandeau et une corniche moulurée supporte la toiture, en tuiles canal à double pente, les ouvertures sont alignées et créent une rythmique verticale, équilibrant le registre horizontal* ».

Les immeubles en pierre de taille, seront construits progressivement, suivant un archétype à trois ou cinq travées. Le fond de chaque parcelle sera occupé par des dépendances. La porte d'entrée, sur le côté pour les maisons à deux travées, doit être en bois plein, surmontée d'une imposte fixe, avec le plus souvent une double porte à claire-voie dans le couloir, permettant d'aérer l'immeuble en maintenant une limite entre l'espace privé et la rue.

Ce modèle type est celui le plus rencontré actuellement dans toutes les rues de la vieille ville et il donne à celle-ci un aspect homogène particulier à Rochefort. Le rez-de-chaussée est équipé de volets en bois plein et l'étage est clos avec des persiennes. Le bâtiment sur rue est plus ou moins profond et sur cour, il y a une aile avant les dépendances du fond.

Au fil des années, des hôtels particuliers apparurent, construits par des notables, des négociants ou des bourgeois ayant fait fortune et ils ont été multipliés, surtout dans les quartiers au nord. Aux angles des îlots, Bégon voulait des immeubles plus hauts, par exemple l'hôtel de Tilly, l'hôtel Voutron,...

Enfin, des maisons en pierre sans étage, dues à des propriétaires moins fortunés, existent encore dans la partie sud et notamment dans les anciennes rues, dites chaudes, près des casernes et de l'arsenal. Il y a encore quelques exceptions dans la partie nord des rues Thiers et Pierre Loti, mais aussi dans les rues Clémot et Chanzy.

Les maisons de tolérance officielles ou non, étaient nombreuses dans les rues au sud de la rue Saint-Louis (Grimaux) ; de même plus tard, dans les rues proches des nouvelles casernes, au nord de la ville.

A la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e, on dénombrait officiellement 69 auberges intra-muros. Il y en avait sûrement davantage car certaines étaient en même temps cabaret et maison de tolérance. La plupart se trouvaient établies, dans les rues au sud de la rue Royale, quartiers où l'urbanisation était la plus dense à l'époque. D'autres très importantes se trouvaient extra-muros.

L'aspect des rues a évolué au cours du temps, en fonction des nouvelles façades, des plantations d'arbres et en fonction de la nature des populations liées aux activités de l'arsenal (nature très variable suivant les époques et les revenus).

Rochefort compta vite 20.000 habitants dès la fin du XVII^e siècle, cette population retomba vers les 10.000 en 1752, puis augmenta de nouveau, pour être environ de 20.000, cent ans après sa création ; mais elle sera toujours fluctuante : 36.458 en 1899, 29.743 en 1923, 32.884 en 1977, 27.007 en 1999 et 25.797 en 2003-04.

Au XVIII^e siècle, les trois quarts de la population appartenaient ou dépendaient de la Marine et de son arsenal.

On voit donc que la construction de la ville débute vraiment à partir de 1689 et prend son essor au XVIII^e siècle.

Chaque rue mesure cinq toises de largeur, le double pour les rues Royale et Dauphine (la toise représente 1,95 m). Elles seront nivelées et le pavage sera commencé dans celles qui sont les plus passantes. Des plantations d'arbres seront faites le long de certaines d'entre elles (les deux voies précédentes et les rues des Petites et Grandes Allées), sur les remparts et sur les cours. Les trottoirs n'apparaissent qu'en 1844.

L'insécurité était grande dans les rues, aussi la municipalité va-t-elle passer en 1783, un contrat avec un dénommé Tourtille Sangrain, entrepreneur à Paris, pour l'installation de réverbères ; les allumeurs-éteigneurs dépendaient de l'entreprise. Ces becs d'éclairage à huile et mèches, montés et descendus par une corde tournant sur une poulie, seront au nombre de 239 en 1785. Ils coûtaient vingt-deux livres le bec. Ils étaient allumés chaque soir du 15 octobre au 15 avril et parfois toute la nuit les jours de certaines fêtes, mais restaient éteints les jours de pleine lune. Auparavant les habitants avaient acheté eux-mêmes les premiers réverbères ; l'entretien était alors à la charge de la ville.

Dès le XVIII^e siècle, les premiers noms des rues sont gravés sur les pierres d'angle de certaines d'entre elles et les lettres sont noiciées ; en 1771, on dénombrait 420 gravures, beaucoup sont disparues. C'est à partir de 1806, que la gravure obligatoire fut décidée par la municipalité, comme à Paris depuis le décret impérial du 4 février 1805 et c'est à partir de 1823, que les plaques amovibles firent leur apparition. Jusque-là certaines rues avaient porté des noms de saints, sauf pendant la période révolutionnaire ; d'autres noms seront ensuite proposés, au gré des humeurs politiques du moment.

La numérotation actuelle des maisons, fut adoptée en 1805. Elle se ferait désormais par rue : les numéros pairs seraient à gauche de la rue et les numéros impairs à droite, sachant que les rues étaient numérotées du nord vers le sud et de l'est vers l'ouest, par rapport à la Charente.

L'ancienne numérotation avait été assez complexe car elle se faisait à la suite des habitations de tout un quartier. Elle avait été décidée après une réunion du corps de ville du 2 août 1768. Après une délibération du 22 décembre 1768, l'entrepreneur de travaux Jean-François Grabeuil fut chargé d'effectuer les gravures des numéros sur chaque maison de la ville et du faubourg, au dessus de la porte d'entrée, sur le linteau (beaucoup sont encore visibles). Il était payé deux sols pour chaque numéro. Les droits d'octroi perçus serviraient aussi à le payer.

Le besoin de numérotation était important non seulement pour connaître les habitants, mais encore pour identifier les différents logements des troupes et des officiers.

Les premiers intendants furent confrontés tout de suite aux problèmes liés à la salubrité, dans ces lieux malsains ; on se souvient de la santé défaillante de Colbert de Terron.

Les épidémies y étaient permanentes et les marais favorisaient aussi la multiplication des moustiques. Avant 1750, dix pour cent de la population mourait encore chaque année.

Rochefort fut pendant longtemps classé en zone palustre, au même titre que certaines colonies et le manque d'eau potable devint vite crucial.

Les ordures jonchaient les rues ; le service des bourriers sera résolu d'abord avec l'aide des bagnards, mais surtout ensuite grâce à des contrats passés auprès de différents entrepreneurs. Plusieurs décharges existaient intra-muros, dont deux dépôts importants : un près du port marchand au nord et un autre au sud près des casernes.

Dans beaucoup de maisons furent aménagées des fosses d'aisance qui polluèrent souvent les eaux des puits creusés antérieurement.

C'est seulement en 1979, que la vieille ville sera totalement équipée du tout à l'égout.

L'assèchement des marais (qui fut une des premières mesures prises), le nivellement progressif des rues et leur pavage, montrèrent leur efficacité. Ce dernier était souvent en mauvais état et en 1800, il fallut commencer une réfection totale.

Les plantations d'arbres sur les remparts et sur les cours, contribuèrent grandement à l'assainissement général.

Devant le manque d'eau douce potable, les propriétaires creusèrent donc des puits dans leurs maisons (ils sont souvent mitoyens) car les sources étaient particulièrement nombreuses sur ces terrains compris, entre l'ancienne forêt et le fleuve.

Les adductions d'eau furent importantes et plusieurs fontaines publiques, puis ensuite les châteaux d'eau virent le jour. Pour remplacer les 64 puits répartis de façon désordonnée dans les rues et conçus sans protection particulière, il fut décidé en 1851, d'aménager 34 puits-fontaines, adossés aux maisons et en saillie ou à des angles de rues ; ils sont surmontés d'une pomme de pin, symbole de fertilité, fermés à clé et à l'unique usage des gens du voisinage (12 restaurés subsistent, dont 7 intra-muros). Les systèmes de pompage actionnés par un levier sont encore visibles et les deux sorties d'eau latérales étaient des goulottes en cuivre.

Ces solutions d'amélioration, dans l'utilisation de l'eau potable, changeront considérablement les conditions de l'hygiène, donc de la vie.

Le problème de la fourniture de l'eau courante potable en permanence et en toutes saisons, ne sera complètement résolu à Rochefort qu'en 1956.

Quant au faubourg, son développement et son unité sont les corollaires de l'édification de la ville.

Les constructions commencèrent d'abord autour de l'axe Gambetta, pour former le *Faubourg de La Rochelle*.

Les maisons construites le long de ces axes, furent modestes dans un premier temps et étaient le fait de gens peu fortunés, qui partaient de cette cité, où ils ne pouvaient construire suivant l'exigence de Bégon et qui de plus fuyaient les épidémies. Elles restèrent basses pour des raisons militaires et elles ne devaient pas être bâties à moins de 250 toises des remparts, en principe (une toise était égale à 1,949 m). Leurs façades étaient aussi mitoyennes, comme dans la ville, avec les jardins vivriers à l'arrière, ce qui explique le grand nombre d'impasses. Puis, les contraintes militaires ayant été levées, de belles maisons à étages, sur les modèles à trois ou cinq travées, virent le jour car les gens se plaisaient dans ces quartiers, où ils pouvaient jardiner et assurer leur survie et où ils avaient de l'air plus sain. Les terrains y étaient moins chers et les parcelles plus grandes.

Des puits étaient creusés pratiquement dans chaque maison. Des puits-fontaines semblables à ceux évoqués plus haut ont aussi été aménagés dans le faubourg, notamment sur les trois axes principaux.

Beaucoup de rues, dans ce faubourg, portèrent des noms de saints ou de saintes, qui changèrent par la suite. Plusieurs propriétaires de terrains donnèrent leurs noms à des impasses ou à des rues.

De véritables quartiers virent le jour et dans celui de l'avenue Gambetta, l'activité commerciale est devenue importante car c'était la voie principale, menant vers La Rochelle et vers le bord de mer.

La nuit, les portes de la ville étaient fermées (jusqu'au début du XX^e siècle), ce qui obligeait les voyageurs à résider dans des auberges installées dans les faubourgs (Le Chêne vert, Le Cheval blanc, Le Petit Saint-Jean, La Croix de Malte et bien d'autres) ; il y en avait cinq dans la grande rue du Faubourg (Gambetta), qui était la seule voie de passage des diligences venant de ou allant à La Rochelle (*voir Annexe 3*).

Au XX^e siècle, les disponibilités territoriales étaient importantes :

- le *faubourg ouest* continua son extension et l'activité liée aux bases militaires en est sûrement une des raisons (le Petit Marseille, le Port Neuf, la Belle-Judith, la Mauratière, avec la Z.A. des Pêcheurs d'Islande) ; apparurent aussi :
- le *quartier de l'Avant-Garde*, édifié sur les terrains de l'ancienne ferme sud de la Marine, avec plus au sud la zone horticole et surtout :

- la *banlieue nord*, après la dernière guerre, au-delà de la gare, avec l'urbanisation du Champ de manœuvre et du Grand Breuil, qui se poursuivra plus au nord avec celle de Quatre Anes, de Béliçon et sa Z.A., pour enfin voir :

- la *Z.I. des Sœurs* avec les quartiers de la Vacherie et de la Cabane Carrée-Pont Neuf-Libération, rénovés.

Les nouvelles rues de ces quartiers, où souvent le manque d'imagination dans leurs dénominations est manifeste, ont maintenant complètement rompu avec la disposition orthogonale habituelle, pour adopter le style moderne des résidences pavillonnaires, de toutes les banlieues urbaines actuelles, avec quelques immeubles d'HLM peu élevés.

Au cours des trente dernières années et surtout depuis le développement du *contrat-ville moyenne* en partenariat avec l'Etat (1975), la ville s'est donc considérablement embellie et agrandie, ce qui montre quand même une dynamique, malgré les handicaps accumulés depuis la fermeture de l'arsenal et le départ de la Marine (qui fut la justification de sa création), entraînant une importante perte de population active.

La page est maintenant tournée et Rochefort ne peut pas être seulement une ville-musée, avec les riches témoins de son passé.

Ses nouveaux atouts pour l'avenir sont principalement : *le thermalisme, le tourisme et la plaisance*, mais aussi *l'industrialisation, le commerce, le développement artisanal et horticole, l'environnement naturel favorable, avec des moyens d'accès et de communication, faciles et modernes (autoroute et aéroport)* ; ils ne manqueront pas d'attirer de nouvelles populations.

Dans la première édition de cet ouvrage, 232 dénominations avaient été analysées, trente ans plus tard, on en dénombre 448, dont un peu plus de la moitié concernent des personnages.

Après la tourmente révolutionnaire et au début du premier Empire, les rues et places de la ville intra-muros reprirent les noms qu'elles avaient au XVIII^e siècle (*voir Annexe I*), c'est-à-dire des noms de saints pour onze d'entre elles, les dix-sept autres ayant des noms divers : rues des Fonderies, de La Forest, de Martrou, des Vermandois,...

L'année 1830, vit apparaître les premiers noms de personnages :

- Audry de Puyravault, Cochon-Duvivier, La Fayette.

En 1845, les trois places prennent les noms de :

- Colbert, La Gallissonnière, Vaudreuil et

- l'ancienne place, dite des Fonderies, par habitude, devient la place Gaspard Cochon-Dupuy.

Toujours en 1845, sont dénommées les rues :

- Audebert, Bégon, La Touche-Tréville, ainsi que les cours :

- Reverseaux et Dulaurens (*voir Zola*).

Ces deux derniers seront débaptisés plus tard et deux rues du faubourg ouest seront attribuées à cet intendant et à cet ancien maire.

Il faudra attendre la deuxième moitié du XIX^e siècle, pour voir des nouveaux noms de rues :

- 1852 : de l'Arsenal,

- 1879 : Clémot, Lesson,

- 1883 : Chanzy, Thiers, Toufaire,

- 1885 : Courbet, Hugo,

- 1899 : de la République.

Le XX^e siècle achèvera les changements qui donneront les noms actuels, dans la vieille ville :

- 1900 : de la Ferronnerie, Grimaux, Madeleine,

- 1902 : Bazeilles ; du Port ; le prolongement de la rue Toufaire par abandon du nom de la rue des Grandes Allées ; Vaudreuil par changement de nom de la partie est de la rue du Port ; Zola,

- 1918 : Loti, par changement de nom de la partie sud de la rue Chanzy,
- 1920 : Jaurès,
- 1921 : Combes,
- 1930 : de la Marine,
- 1962 : Gallieni et Peltier, respectivement parties nord et ouest de l'ancienne rue Zola,
- 1966 : Pujos, par changement de nom de la partie nord de la rue de la République,
- 1970 : de Gaulle, par changement de nom de la rue de l'Arsenal, elle devient une avenue, comme l'ancienne rue La Fayette,
- 1983 : Soumet, extrême partie nord de l'ancienne rue Zola, par abandon du nom de rue Gallieni prolongée, elle devient une esplanade.

Seule la rue des Mousses n'a pas changé de nom depuis le XVIII^e siècle.

L'examen de l'ensemble des rues de la cité actuelle, permet de constater que :

- beaucoup d'entre elles portent des noms de lieux-dits, à peu près 20%,
- une grande partie intéresse des personnages, dont des anciens maires, qui eurent un rôle éminent dans son organisation et dans son développement, environ 10%,
- en troisième lieu nous trouvons des noms de marins et de militaires, de gens impliqués dans le fonctionnement de l'arsenal et de représentants du Service de santé de la Marine, environ 10% ; mais beaucoup sont :
 - des noms de notables locaux ou non, désignant des peintres, des compositeurs de musique, des hommes de sciences, des hommes de lettres et philosophes, des hommes politiques, des aviateurs et aérosciers, environ 20%,
 - des noms de personnages divers et des noms de lieux situés hors de la ville, parfois lointains,
 - des noms de résistants ou ceux rappelant les guerres, environ 10%,
 - des noms de navires construits ou non à Rochefort, ainsi que des noms de types de navires,
 - des noms d'oiseaux, de fleurs, d'animaux dont des poissons et de types de pêche.

En ce qui concerne les personnages, leur répartition par siècle est de :

4 pour l'Antiquité, 1 pour le XV^e, 1 pour le XVI^e, 13 pour le XVII^e, 41 pour le XVIII^e, 87 pour le XIX^e, 85 pour le XX^e, soit un peu plus de la moitié de la totalité des noms.

Si on les range par catégories, les attributions des noms ont été principalement de :

13 pour des amiraux, 8 pour des généraux, 6 pour des maréchaux, 10 pour des marins et militaires divers, 18 pour des médecins, pharmaciens, vétérinaires, 18 pour des scientifiques, 10 pour des explorateurs, 19 pour des écrivains et philosophes, 7 pour des compositeurs de musique, 7 pour des peintres, 21 pour des administrateurs à titres divers, 8 pour des constructeurs, entrepreneurs et architectes, 14 pour des aviateurs et aérosciers, 9 pour des anciens maires, 18 pour des résistants.

Ceux n'appartenant pas à cette série concernent des hommes politiques, plus ou moins engagés ou d'autres difficilement classables.

Au XIX^e siècle, la ville reconnaissante honore des hommes qui d'une façon ou d'une autre, ont œuvré pour son essor et pour l'amélioration de la salubrité générale (Clémot, Cochon-Duvivier, Dulaurens, Lesson, Masquelez, Roy-Bry, Toufaire,...) et des marins célèbres, rochefortais ou non (La Gallissonnière, La Touche-Tréville, Courbet,...).

La fin de ce siècle et le premier tiers du XX^e siècle, depuis l'institution de la République, seront riches en noms de personnages politiques, antimilitaristes et anticléricaux, anciens révolutionnaires (Barbès, Baudin, Desmoulin, Combes, Jaurès, Gambetta, Vaillant,...), sans toutefois oublier Pasteur, Voltaire et Zola par exemple en 1902.

La période allant jusqu'à la deuxième guerre mondiale profitera à des hommes qui se sont illustrés dans des domaines aussi différents que les sciences, la littérature, la musique, la peinture, les armées et les guerres passées, mais elle évoquera aussi des dates commémoratives (14 juillet 1789, 4 septembre 1792,...).

Après la dernière guerre mondiale, la Résistance, les héros civils et militaires, les martyrs et là encore les commémorations (11 novembre 1918, 8 mai 1945,...), ont été largement représentés dans les nouvelles dénominations.

Enfin, jusqu'à la fin du XX^e siècle, le choix des noms de rues fut très éclectique, mais dans les nouveaux quartiers des faubourgs, il y a parfois une certaine unité et l'on remarque :

- au Petit Marseille, des noms de fleurs,
- à la Philaudrie, des noms de compositeurs de musique,
- à la Beaune, des noms de types de navires,
- à la Belle-Judith et à la Mauratière, des noms d'oiseaux ou ceux illustrant les anciennes possessions canadiennes et américaines,
- à la Chagrinerie, des noms d'aviateurs célèbres,
- dans la cité du Breuil, des noms de résistants, d'aviateurs ou d'écrivains,
- dans le quartier, dit Libération, des noms de poissons et d'autres en rapport avec le monde de la pêche,
- à l'Avant-Garde, une majorité de noms de navires et dans la zone horticole voisine, des noms de botanistes.

Espérons simplement, que l'imagination prévaudra dans les choix futurs car nombreux sont les personnages, qui depuis quatre siècles, pourraient logiquement bénéficier de l'attribution d'un nom de rue.